

LE DOMAINE DES OISEAUX

ET AUTRES NOUVELLES

© Libella, Paris, 2017
ISBN : 978-2-283-03033-2

LE DOMAINE
DES OISEAUX
ET AUTRES NOUVELLES

PRIX DU JEUNE ÉCRIVAIN 2017

Préface de Mohammed Aïssaoui

Le Domaine des oiseaux – Comme on dit l’avant-jour –
Maman est un château de sable
La Jeune Fille en bleu
Elle s’appelait Baby
Une pièce pour le passeur
L’Homme étranger
Corps-Ouvert
L’Hôte de la mort
Au commencement parlaient les pierres
Bête de somme
« Mister Lonely »
Bêtes à cendres

BUCHET • CHASTEL

DÉJÀ PARUS

- Sang indien et autres nouvelles.* Préface de Roger Vrigny. Prix du Jeune Écrivain 1989, La Découverte-Le Monde.
- Villes d'exil et autres nouvelles.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud. Prix du Jeune Écrivain 1990, Le Monde Éditions.
- Edna Marvey et autres nouvelles.* Préface d'Odette Joyeux. Prix du Jeune Écrivain 1991, Le Monde Éditions.
- La Pluie au crépuscule et autres nouvelles.* Préface de Christiane Baroche. Prix du Jeune Écrivain 1992, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1993.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1994.* Préface de Jean-Marie Laclavetine, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1995.* Préface de Noëlle Châtelet, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1996.* Préface de Daniel Pennac, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1997.* Préface de Michèle Gazier, Le Monde Éditions.
- Ciel de lit et autres nouvelles.* Préface d'Eduardo Manet. Prix du Jeune Écrivain 1998, Le Mercure de France.
- La Descente des oies sauvages sur le sable et autres nouvelles.* Préface d'Henri Lopes. Prix du Jeune Écrivain 1999, Le Mercure de France.
- ROM et autres nouvelles.* Préface de François Salvaing. Prix du Jeune Écrivain 2000, Le Mercure de France.
- Carrefour des fuites et autres nouvelles.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud. Prix du Jeune Écrivain 2001, Le Mercure de France.
- Cargo – Maria aparecida et autres nouvelles.* Préface de Claude Pujade-Renaud. Prix du Jeune Écrivain 2002, Le Mercure de France.
- Dès la première seconde de solitude et autres nouvelles.* Préface d'Alain Absire. Prix du Jeune Écrivain 2003, Le Mercure de France.
- Merveille il a trop plu et autres nouvelles.* Préface de Dominique Mainard. Prix du Jeune Écrivain 2004, Le Mercure de France.
- Demain sans lendemain et autres nouvelles.* Préface de Paul Fournel. Prix du Jeune Écrivain 2005, Le Mercure de France.
- Ne rien faire et autres nouvelles.* Préface de Christiane Baroche. Prix du Jeune Écrivain 2007, Buchet/Chastel.
- Dans le lit du Rhône et autres nouvelles.* Préface d'Alain Mabanckou. Prix du Jeune Écrivain 2008, Buchet/Chastel.
- Il déserte et autres nouvelles.* Préface de Philippe Ségur. Prix du Jeune Écrivain 2009, Buchet/Chastel.
- L'Enfant sur la falaise et autres nouvelles.* Préface de Carole Martinez. Prix du Jeune Écrivain 2010, Buchet/Chastel.
- L'Idiot du village et autres nouvelles.* Préface de Christiane Baroche. Prix du Jeune Écrivain 2011, Buchet/Chastel.
- Histoires en creux.* Préface de Sylvie Germain. Prix du Jeune Écrivain 2012, Buchet/Chastel.
- Icare et autres nouvelles.* Préface de Dominique Fabre. Prix du Jeune Écrivain 2013, Buchet/Chastel.
- Sornettes ou vérité? et autres nouvelles.* Préface d'Ingrid Astier, postface de Françoise Gillard. Prix du Jeune Écrivain 2014, Buchet/Chastel.
- Et couvertes de satin et autres nouvelles.* Préface de Mercedes Deambrosis. Prix du Jeune Écrivain 2015, Buchet/Chastel.
- La vie est une chose minuscule et autres nouvelles.* Préface de Bernard Quiriny. Prix du Jeune Écrivain 2016, Buchet/Chastel.

Préface

C'est une expérience émouvante que de participer aux délibérations du prix du Jeune Écrivain. Vous lisez des nouvelles qui ne sont pas signées – l'anonymat est préservé, seul l'âge est indiqué, il n'est pas canonique : de quinze à vingt-sept ans. À la lecture, il n'est pas toujours aisé de savoir si c'est une jeune femme ou un jeune homme qui tient la plume, ou quel est son pays d'origine. Magie de la littérature. L'imagination peut venir de n'importe qui, de n'importe où. Parfois, on se retrouve devant l'évidence du talent. À d'autres moments, on est bien seul à le penser. Alors, on défend comme l'on peut le court texte qui – d'après nous – mérite d'être connu du plus grand nombre. Au sein du jury, les échanges sont passionnés, vifs, drôles, aussi : tenter de convaincre, toujours avec enthousiasme ; se laisser convaincre, peut-être bien. On vit parfois des moments de solitude : la nouvelle à laquelle on a attribué sa meilleure note ne figure même pas dans les dix premières chez les autres jurés. Mais n'ont-ils rien

compris ? Pas facile de « flairer » le futur auteur derrière une dizaine de pages. Le prix du Jeune Écrivain, c'est l'école de l'humilité et la notion de subjectivité redécouverte à chaque instant. Il est également des phénomènes assez bizarres : on peut ne pas aimer l'univers de ce que l'on est en train de lire, ne pas même aimer le style, ni l'histoire, ni le procédé narratif, ni les personnages, rien... mais être persuadé qu'il y a là « quelque chose » d'absolument remarquable... Allez comprendre !

Né il y a trente-deux ans, le PjE est devenu comme une institution. Cette association, reconnue d'utilité publique depuis 2015, vit d'exigence et de passion. Elle a souvent révélé de grands écrivains. Son palmarès parle pour elle. C'est que l'art de la nouvelle est sans doute le plus délicat – il ne supporte pas l'à-peu-près. Un moindre faux pas se voit comme le nez au milieu de la figure, une chute ratée, et l'édifice entier tombe. En quelques lignes, il faut installer des personnages profonds, un décor original, une intrigue bien ficelée, avec un style qui tienne la route – ça n'est pas donné à tout le monde.

Avec une nouvelle qui se déroule en Afrique, le Toulousain Jean-Baptiste Del Amo avait enthousiasmé le jury en 2006. Deux années plus tard, il était en finale du prix Goncourt avec Une éducation libertine et remportait le Goncourt du premier roman. En 2016, il était à nouveau sélectionné pour la plus prestigieuse des récompenses littéraires françaises. Nous sommes intimement persuadés qu'il

sera couronné un jour. Avant lui, Marie Darrieussecq avait littéralement saisi les membres du jury avec sa nouvelle où pointaient déjà son écriture et son univers si particuliers. Quelques mois après, son premier roman Truismes avait fait une entrée fracassante sur la scène littéraire et était traduit en quarante langues. Et quelques années après encore, elle décrochait le prix Médicis, prix réputé pour couronner un « style ».

Le PjE est une véritable pépinière de talents. On peut citer Florence Seyvos, qu'on a remarquée à vingt ans. Elle aussi a décroché le Goncourt du premier roman pour Les Apparitions, à vingt-huit ans. Elle a, par la suite, publié un attachant récit, Le Garçon incassable, et est devenue une romancière et une scénariste reconnue – le film Camille redouble, c'est elle avec la réalisatrice Noémie Lvovsky. D'autres, encore, ont fait leur bonhomme de chemin après avoir été distingués par le PjE, des auteurs tels que François-Henri Désérable, Hugo Boris, Antoine Bello, Arthur Dreyfus, Dominique Mainard, Philippe Vasset, Yasmina Traboulsi, Miguel Bonnefoy, Kaouther Adimi, qui a publié un ébouriffant Des pierres dans la poche (Seuil), ou Ingrid Astier, devenue une signature emblématique de « La Série Noire », avec ses polars sociaux.

Qui, cette année, va leur succéder? Une fois les délibérations terminées, la charge émotionnelle est encore plus forte : quand nos douze vainqueurs sont désignés, l'organisation du prix nous renseigne sur leur nom, leur

biographie, leur pays. Pour notre trente-deuxième édition, nous avons reçu près de mille textes issus de cinquante-six pays différents ! C'est, soit dit en passant, une belle illustration de la vitalité de la langue française dans le monde entier. Les candidats sont français, québécois, belges, libanais, suisses, mauriciens, burkinabè, haïtiens, algériens... La littérature n'a pas de frontières.

Parmi nos douze lauréats 2016, la plus jeune a seize ans – Élise Leroy, qui vient de Vendée, a écrit L'Homme étranger. C'est la nouvelle la plus longue, quinze pages d'une étonnante maturité et d'une tenue de récit extrêmement rare. Elle narre, avec maestria et non sans tension dramatique, l'histoire d'un inconnu, un pianiste qui surgit lors d'un bal populaire. « Dans un petit village comme le nôtre, ce sont des choses qui se devinent facilement. Il venait d'ailleurs ; ça crevait les yeux », écrit-elle. Les plus « âgés », si l'on ose dire, ont vingt-six ans : Baptiste Gourden vit à Paris, il habite rue des Goncourt (un signe ?), et Johan Boeckmans est résident belge – il aime Albert Camus et Tolkien. Sa nouvelle Une pièce pour le passager n'aurait pas déplu à Kafka – elle est tout simplement hilarante et géniale d'inventivité et d'absurdité : on vit dans un monde où l'on connaît d'avance sa date de décès, sauf que le narrateur est victime d'un bug informatique qui avance le jour de sa mort...

Le premier prix du PjE a été décerné à Anna-Livia Marchionni pour sa nouvelle Le Domaine des oiseaux

– Comme on dit l’avant-jour –. *Cette histoire d’un vieil homme attendant chaque jour son fils handicapé qui s’échappe régulièrement du foyer où il est soigné est d’une bouleversante poésie. Certains passages sont touchés par la grâce. Comme Del Amo, Astier, Darrieussecq, il y a fort à parier que l’on devrait entendre parler de cette jeune femme dans les années à venir. Elle a vingt-quatre ans et vit en Moselle après avoir – déjà – roulé sa bosse dans un village sur la côte normande, puis à Caen, et ensuite à Bruxelles pour « tenter » de terminer ses études. Elle s’est engagée dans une thèse de doctorat en psychologie clinique, à Liège. C’est bien connu, les voyages forment l’écrivain. Esprit visiblement curieux et fine observatrice à en juger par les subtiles descriptions qu’elle fait du temps, de la géographie et des oiseaux, elle est passionnée d’éthologie, de physique quantique et d’astronomie – un sacré profil. Elle aime « ne rien faire, ou presque – regarder, sentir, écouter, ne rien dire et marcher, se perdre sur les chemins et, surtout, vivre dehors ».*

Au sein du PjE, une ancienne lauréate siège au jury avec un enthousiasme communicatif : Ingrid Astier. C’est à son tour, maintenant, de tenter de dénicher les grands écrivains de demain. C’est aussi cela l’esprit du prix du Jeune Écrivain, qui le distingue des autres : il y a comme une idée de relais, de transmission entre les générations. De générosité. Il faut savoir que chaque lauréat a pour parrain ou pour marraine un membre du jury

– un « coach », pour reprendre un mot à la mode – qui va l'aider à figoler sa nouvelle pour la parution de ce recueil que vous avez entre les mains. Là aussi, ce sont des moments d'une intense émotion, même si les échanges se font le plus souvent par téléphone ou par courriel : après l'écriture, on perçoit le caractère de l'écrivain, son attitude par rapport aux remarques qu'on lui fait, des retouches qu'on peut lui suggérer – c'est déjà une première idée d'une relation avec un éditeur. C'est tout le mal que l'on souhaite à nos douze préférés de cette nouvelle édition : une longue et belle relation avec un éditeur.

Mohammed Aïssaoui

LE DOMAINE DES OISEAUX
– COMME ON DIT L'AVANT-JOUR –

Bruxelles

11 février 2015 – 19 avril 2015

Anna-Livia Marchionni

Voici l'aurore qui s'étire tout en bas du ciel. Il est bientôt cinq heures, nous sommes presque en été, et la lumière tremble encore de la fébrilité des petits matins de printemps. Les gens sont endormis – la plupart du moins – et lui se tient debout, face à l'unique fenêtre de son chez-lui, qui s'ouvre, par-dessus les immeubles de la ville, sur le lever du jour.

D'ici, il ne voit rien des rues, des passants, des automobiles, des lumières électriques qui inondent le sol ; il voit les toits plats et bétonnés des immeubles, les cheminées toujours éteintes, et puis le ciel, avec son grand silence.

Il est debout, légèrement courbé – il l'a toujours été. Il se tiendra ainsi, immobile, jusqu'à ce que l'ombre indolente se retire comme une bête effrayée. Il restera là, protégé derrière sa fenêtre toujours close. Parfois, le soir, lorsque la nuit monte, il voit s'y refléter son visage maigre et creux de vieil homme

efflanqué, son nez tordu, brisé. Alors il détourne le regard. Il n'aime pas voir son visage. Il le méconnaît : ce pourrait aussi bien être la face étrangère et froide d'un autre, modelée par une existence qu'il n'aurait pas menée. Sur les traits de ce visage, il ne sait pas lire la vie qu'il a vécue, mais c'est parce qu'il ne voit pas son regard – nous n'accédons jamais à notre propre regard. Il n'y reconnaît que l'os tordu du nez, reliquat rompu de son enfance lointaine, et cette petite cicatrice au-dessus du sourcil droit, presque indifférenciable, à présent, des rides de son front – ce si haut front escarpé.

Maintenant, puisque le matin s'est levé et que deux lourds pigeons, rassurés par le jour, sont venus se poser sur le toit plat juste sous sa fenêtre, il allume le feu de sa gazinière sous une vieille cafetière italienne entartrée. Il boira son café debout, allant à pas lents à travers la pièce étroite de son chez-lui. Il butera du pied contre le petit lit repoussé dans un coin, de l'épaule contre l'étagère, et quelques livres entassés là en tomberont, qu'il ne ramassera pas. Le plancher, ici, fait office d'armoire et de commode ; d'ailleurs, c'est dans le coin derrière la porte ouverte de la petite salle de bains sans fenêtre que sont entassés les trois pantalons, cinq chemises à carreaux et deux gilets de laine noire. Il y a aussi, pendue à un clou près de la porte d'entrée, une ancienne veste en

jean bleu clair qu'il aime beaucoup, de la même couleur que ses iris ; avec ses yeux bleu pâle, il a l'air d'un homme bien plus jeune, on dirait que leur clarté descend sur son visage comme une lueur nouvelle. Mais, ça, il ne le sait pas : il sait qu'il est vieux. Il constate toute cette vie qui fourmille dehors, derrière les vitres de sa fenêtre, en bas, en haut, partout cette multitude de la vie, mais il n'y a pas accès ; il ne veut plus s'en approcher, il est vieux : il attend en dehors.

Aujourd'hui, c'est jour de vent. Alors qu'en bas, dans les rues, on ne perçoit qu'un souffle hésitant, petite brise pudique, là-haut, au sommet de la ville, par-dessus les toits des immeubles, la douce brise d'en bas dévoile ses airs fous par rafales successives. Ce matin, les bourrasques crachent la poussière, la fumée acide qui montent de la ville – elles en sont l'haleine malade. La lourde houle âcre vient s'abattre contre les fenêtres où s'agglutinent des particules épaisses, que la pluie lorsqu'elle tombe répand en traînées délayées.

Il n'a jamais lavé les vitres de sa fenêtre, il ne veut pas l'ouvrir ; jamais il ne l'ouvre. Ce qui vient du dehors doit y rester, le plus possible. Même les bruits, les sons : il ne voudrait pas qu'ils entrent comme entrent à présent les roucoulements un peu stupides des deux pigeons sur le toit d'en face. Il

n'entend rien du chant des autres oiseaux, ils sont bien trop frêles, et le bruit lourd de la ville les happe, les avale, les étouffe une fois le jour levé avec sa frénésie humaine.

*

On frappe à sa porte, cinq coups rapides. Il sait bien qui ne sonne pas mais frappe ainsi, pour ne pas lui infliger la stridence soudaine de la sonnette. Il est neuf heures exactement. Il n'y a qu'une personne qui vient à cette heure. Et puis avec cette toux qui ressemble à des sanglots engourdis remontés du fond d'un corps caverneux...

Il ouvre la porte. « Bonjour, Crapaud », dit-il. C'est son fils, toujours maigre, toujours blafard, la peau du visage fine, translucide comme si elle était en train de se dissoudre. Il n'est pas grand comme son père, mais comme lui courbé, avec son regard bleu qui se perd en lui-même. Ses yeux sont grands ouverts, ce matin plus encore que d'habitude, levés vers le ciel derrière la fenêtre.

Il entre, respire vite – sa respiration est courte à cause de son corps qui fonctionne mal. Un sourire figé crispe ses lèvres fragiles. « Ce qu'il y avait, là-bas, Frédéric ! » s'exclame-t-il. Et il inspire tant qu'il peut, retient sa respiration maladroite. « Crapaud, je suis

ton père. » Mais Crapaud n'entend pas, il dit : « Frédéric, si tu savais ce que j'ai vu, là-bas ! – Oui, respire maintenant », répond Frédéric en lui touchant l'épaule.

Il ne sait pas ce que Crapaud a vu, ni d'où il arrive à l'instant. Il veut simplement qu'il respire, qu'il se calme pour maintenir le rythme de sa respiration malade. Il ne pense qu'à cela : « Ne t'essouffle pas, Crapaud », répète-t-il en l'asseyant devant la fenêtre pour qu'il continue à regarder le ciel. Il demande : « Tu reviens du foyer ? Ils t'ont laissé sortir, sans rien, comme ça ? – Je ne sais pas », répond Crapaud.

Ses baskets et le bas de son pantalon sont couverts de terre séchée, et de sa chemise émane un parfum qui n'est pas d'ici, qui n'est pas de la ville ; un parfum d'air d'ailleurs. Son père sait que, bientôt, le foyer l'appellera pour son fils disparu – disparu encore, en pleine nuit. Il ne dira rien, il ne dira pas que Crapaud est là, avec sa maladie, assis devant la fenêtre à regarder le ciel, les lèvres entrouvertes. Ils n'auront qu'à attendre qu'il revienne, puisqu'il revient toujours, et, après tout, s'il ne revenait pas ? Il ne dira rien non plus à son fils. Il sait qu'il répondrait : « Je ne suis pas débile mental », et qu'il ajouterait : « Je sais faire mes lacets pour pouvoir sortir ». Crapaud le lui a déjà dit plusieurs fois. Il ne comprend pas bien pourquoi il doit vivre toujours au foyer. Il dit que

c'est une maison pour handicapés mentaux ; il sait qu'il n'est pas exactement comme tous ceux enfermés là-bas : lui, il a sa maladie en plus. Il pense que c'est à cause d'elle qu'il doit rester au foyer, et qu'il n'est pas handicapé comme les autres.

Il recommence à tousser. Frédéric lui tend un verre pour qu'il crache la morve qui lui bouche les poumons, puis il l'allonge sur son lit. Crapaud est essoufflé ; il se couche sur le côté en ramenant ses genoux vers sa poitrine – il se couche toujours ainsi. Frédéric écoute la respiration de son fils ; on dirait quelqu'un qui pleure. Il lui enlève ses baskets et ramène l'édredon sur son corps figé. Crapaud a les yeux fermés, les paupières serrées au point qu'une larme minuscule vient de naître au coin de son œil gauche, qui reste là, trop légère pour pouvoir couler. Il dit : « Frédéric, tu devrais ouvrir un peu ta fenêtre. » Puis sa respiration s'assoupit, devient lourde, parce qu'il s'est endormi.

Frédéric regarde le corps recroquevillé qui gît sur son lit. On dirait un corps d'animal, une bête à peine vivante sauvée de la noyade. Il observe la peau crayeuse de ses mains, de son visage : un visage exsangue, un visage tellement blanc... Vingt-quatre ans déjà, et combien d'années encore ? Peut-être deux, pas plus certainement. « Le plus tôt possible, pense-t-il souvent. Que ça cesse, le plus vite possible. »

Il pense que cela n'aurait jamais dû être. Pourtant, cette vie, c'est lui qui la maintient ; il la surveille, il la soutient, il s'y accroche avec un espoir qui se demande à quoi bon. Mais cette vie est là : elle s'impose, elle s'entête et comme toutes les vies s'érige en déclinant. Souvent, il pense que si la mère de Cra-paud ne les avait pas quittés, c'est lui qui l'aurait fait. Il serait parti.

Le téléphone sonne déjà. Il décroche rapidement pour que son fils ne s'éveille pas : c'est le foyer, Lætitia – c'est toujours elle qui appelle, mais il ne l'a jamais vue. Et c'est la même phrase préconstruite qui retentit comme toujours : « Monsieur, je vous contacte à propos de votre fils... » Frédéric laisse couler les paroles sans les entendre. Il dit : « Je ne sais pas » et : « Il va bien finir par revenir ». On lui répond qu'on espère qu'il sera là à l'heure du traitement, et qu'on le rappellera quand il sera de retour.

*

Quand il est rentré, avec du pain et deux croissants chauds, son fils n'était plus là. Il y avait encore la forme de son corps imprimée sur les draps du lit, et cette odeur amère de médicaments qu'il transporte partout. Il n'en demeurait qu'un reste de passage.

Frédéric a laissé dans leur sac les deux croissants ; peut-être seraient-ils encore bons demain matin, si Crapaud revenait. Lorsqu'il a voulu refaire le lit, il a remarqué sur l'oreiller une feuille de papier pliée en quatre. Crapaud écrit des lettres. Frédéric les trouve parfois plusieurs jours après qu'elles ont été écrites, glissées entre les manches d'une chemise, dans son portefeuille qu'il n'ouvre jamais, à l'intérieur du vieux dictionnaire moisi, ou bien accrochées au mur avec une punaise. En les ouvrant, il s'étonne toujours : on n'y découvre pas l'écriture grossière à laquelle on pourrait s'attendre, maladroite comme celle d'un enfant qui vient tout juste d'apprendre à écrire, mais des lettres fines, patiemment tracées, des phrases qui s'élancent, que presque aucune ponctuation ne vient percuter – singuliers rubans de soie qu'on laisserait porter par le vent.

Celle-ci avait été particulièrement mise en évidence : ce devait être une urgence. Voici ce que disait la lettre :

Frédéric,

Quand je suis arrivé pour te dire ce que j'avais vu là-bas tu n'as pas essayé d'écouter. Maintenant tu es parti faire quelque chose ailleurs Dieu sait quoi alors je t'écris.

C'est très tôt le matin qu'on peut voir comme ça. Aussi le soir on voit d'une autre manière. Mais là je veux te parler du matin très tôt.

Tu sais que tous les gens dorment à cette heure sauf moi parce que je ne peux pas perdre mon court temps au sommeil. Les oiseaux aussi se lèvent très tôt. C'est eux qui font que je me réveille. Ce n'est pas ma faute si je les entends même la fenêtre fermée. On entend tout plus fort quand on est endormi, alors je me réveille dès que le premier oiseau de l'aube commence à chanter. Je n'y peux rien même avec des boules Quies.

Alors il faut que je sorte parce que après je suis obligé d'avoir les heures pour le traitement. Je sors par la fenêtre à cause des chambres enfermées où on dort. Lætitia m'a dit que je pouvais me briser la nuque à faire comme ça mais je vais bien finir par mourir un de ces jours alors basta.

Je ne sais pas où je vais. Ce n'est pas dans la ville. Et lorsque la lumière se lève très tôt comme on dit l'avant-jour je peux regarder les oiseaux. Sinon on voit juste des formes noires qui ne savent pas bien ce qu'elles font. Et depuis le temps je me suis aperçu que les oiseaux volent d'une autre manière quand il est vraiment très tôt dans le jour. Ils ne volent pas pareil que le reste de la journée ça c'est sûr absolument certain je l'ai bien vu. Qu'on vienne pas me dire que c'est des histoires. Ce matin c'est devenu comme une vérité mais tu ne dois pas la redire à

tout le monde. Comme tu ne parles pas à beaucoup de monde je te la dis. C'est comme si les oiseaux pouvaient faire ce qu'ils veulent quand il n'y a pas trop de lumière et que presque tous les gens dorment. Quand ils chantent on les entend beaucoup mieux, leurs mélodies ne se cognent pas à d'autres sons. Depuis ce matin j'en suis sûr absolument certain.

*C'est pour ça que tu devrais ouvrir un peu ta fenêtre
Frédéric.*

Marc

Il est neuf heures dix-huit; trop tard, on le voit dans le ciel par la fenêtre : la lumière devient trop lourde, son grain est déjà trop épais ; on ne voudrait plus s'y mouvoir. Et la ville aussi s'éveille, on la sent qui commence à vibrer, à vrombir, on sent ses tremblements osciller dans les murs, se propager dans le bois des meubles et dans le corps des gens et des bêtes. Parfois, on ressent ses fourmillements dans nos pieds, dans les os de nos genoux, sinuer le long de notre colonne vertébrale jusqu'à notre nuque. On aimerait ne plus toucher le sol, ne plus être attaché, rivé à ces vibrations, à ces bourdonnements de moteurs, aux mugissements assourdis de la ville. On aimerait être léger, au-dessus, ne plus avoir pied sur terre.

Frédéric relit la lettre en murmurant les mots. Puis il la range avec les autres lettres, dans une pochette en carton jaune sur laquelle il est écrit : « Lettres de Crapaud ». C'est la seule chose dont il prend soin.

Il n'ouvrira pas sa fenêtre aujourd'hui : trop tard. Pourtant, ce matin, la lumière est étrangement douce. Le ciel, lentement, se referme sur lui-même, son bleu devient blanc, uniforme, et la lumière en descend avec une sorte de prudence. Les pigeons sous la fenêtre se sont tus, mais ils sont toujours l'un à côté de l'autre, la tête rentrée dans le duvet de leurs jabots gris.

Frédéric a le regard posé sur eux, mais il ne les voit pas parce qu'il pense à Crapaud. Aujourd'hui, il attendra l'appel du foyer qui le préviendra du retour de son fils. Il restera là, dans la petite pièce de son chez-lui, les mains derrière le dos, debout face à la fenêtre. Il attendra. De temps en temps, il regardera l'heure à sa montre ; il en aura assez de l'attente. Crapaud rentre généralement vers une heure de l'après-midi, parce qu'il a faim, il a du mal à marcher à cause de la fatigue. Son corps devient lourd et mou, et il n'a plus la force de lever le regard. Il a appris à sentir la fatigue venir, il sait la reconnaître, elle ne le surprend plus, alors il rentre à temps.

Frédéric ne s'inquiète jamais; il ne sait pas ce que c'est, l'inquiétude. Il ne pense pas à l'avenir, ça n'existe presque pas pour lui; après tout, puisque sa vie est toujours pareille depuis des années et des années; on n'a pas idée de penser à l'après si tout est toujours pareil. Il ne pense pas à plus loin que la journée, ça protège, c'est reposant.

Il s'appuie d'une épaule contre le bois craquelé de la fenêtre; à nouveau, comme lorsqu'il se lève, très tôt, avant tout le monde, il regarde par-dessus les toits. Les deux pigeons sont partis. Il les retrouve, un peu plus loin, protégés dans un renforcement de ciment où sont accrochés quatre gros câbles électriques. Rien ne bouge, les bruits sont engourdis; on entend seulement, de temps à autre, vibrer les vitres fines des fenêtres lorsque passe un camion, dans une avenue, que l'on ne voit pas mais que l'on perçoit, et parfois aussi, brièvement, chuintier une eau lointaine qui s'écoule dans les entrailles de l'immeuble.

Il y a cette plaque grisâtre, durcie, que regarde Frédéric sur le toit plat, juste sous sa fenêtre : résidu asséché d'une flaque longtemps stagnante. Cela faisait bien une dizaine de jours que n'était pas venue la pluie, et voilà qu'on la voyait arriver, au loin, là-bas, charriée par l'horizon comme un lourd velours violacé.

Le foyer n'appelait pas, il était deux heures, l'après-midi commençait à étirer ses minutes interminables, et Frédéric n'avait pas pu ne pas avaler un des croissants réservés à un hypothétique demain matin avec Crapaud.

Lorsque les premières gouttes, cercles noirs, dentelés d'éclaboussures, sont venues sur le toit d'en face tacher la poussière craquelée, Frédéric a décidé que, pour une fois, il allait téléphoner lui-même au foyer, parce que l'attente, dans son corps, s'était muée en une douleur sourde qui avait pris d'assaut ses jambes, qui crispait ses muscles.

Ce n'est pas Lætitia qui décroche, mais une voix inconnue, raide. Il dit qui il est, et il n'a pas le temps de dire ce qu'il veut : l'autre lui répond qu'on allait justement l'appeler. On veut prévenir la police, Crapaud n'est pas rentré. Sans son traitement, il va commencer à avoir du mal à respirer, surtout à cet état d'avancement de la maladie. Frédéric regarde la pluie s'alourdir, et déjà la couleur du monde a changé. Il dit : « Non, non pas la police, laissez-le faire », mais sa voix s'étrangle, il doute. Ce n'est pas ce qu'un père doit dire dans ce type de circonstance, il l'a bien senti aux mots autoritaires, durs, qui lui répondent par une sentence générique : s'il arrive quoi que ce soit à leurs « hôtes », la responsabilité

leur incombe. « Ils se protègent », pense Frédéric, et il donne son consentement pour la police. Il ne dit pas qu'il a vu Crapaud le matin même. « Ils n'ont qu'à les pucer. » Mais la situation est critique, assure l'autre : Marc n'a pas pris ses antibiotiques, ce matin, ni ses fluidifiants bronchiques, et il n'a pas emporté avec lui son aérosol; il a manqué sa séance de kinésithérapie respiratoire de dix heures trente... et Frédéric a cessé d'écouter, il a cessé d'entendre, à quoi bon cette image qui s'entête dans sa pensée à lui faire apparaître son fils allongé au pied d'un arbre, sur le bord d'un sentier de terre sablonneuse, glacé par la pluie soudaine, recroquevillé comme une bête opprimée par l'asphyxie? Il l'entend, cette respiration caillouteuse, alourdie par la morve épaisse qui noie ses poumons, ses bronches, sa gorge, qui coule dans son estomac, qui envahit son corps comme une glu infestée.

Il dit, au téléphone : « S'il vous plaît, retrouvez-le », mais il pense : « Laissez-le mourir, ça doit cesser ».

*

Il a attendu. On n'a pas vu s'élever la nuit à cause des cieux pétrifiés par l'averse monocorde. Il a été seul, il a compté les heures et parfois les minutes; le temps lui a tenu compagnie.

Il a ressorti la lettre de Crapaud et l'a relue avec un remords qui murmurait dans sa tête sa ritournelle circulaire ; il n'a pas essayé d'écouter, quand son fils est arrivé pour lui dire ce qu'il avait vu, là-bas. Là-bas, les oiseaux volent d'une autre manière, leurs mélodies ne se cognent pas à d'autres sons : c'est l'aube, l'avant-jour, dit-on. Peu de gens le savent, les gens dorment, ils ne voient pas, ils n'entendent pas, les gens dorment sur eux-mêmes. Lui ne peut pas perdre son court temps au sommeil ; l'ascète du sommeil se soustrait à l'ornière des heures, il s'envole par la fenêtre au premier chant de l'aube. Frédéric devrait ouvrir sa fenêtre.

La pluie, pour l'instant, pèse trop lourd, mais elle cessera pendant la nuit, et on n'entendra plus rien – rien d'autre qu'un ruissellement dont on ne connaîtra pas la source. Frédéric ne dormira pas, il attendra encore, il verra la nuit débarrasser le ciel de son empêchement nuageux et confesser aux regards éveillés sa profondeur incessante. Et puis il y aura l'aurore qui pointera sa lueur embrumée, mais Frédéric aura ouvert sa fenêtre depuis longtemps – la peinture blanche gondolée aux jointures se craquelera, elle se décrochera, tombera en écailles au dos noir sur le sol. Il verra les deux pigeons dans le ciel, mais il ne les reconnaîtra pas tout de suite ; en écoutant, il y aura la mésange et le merle.

Le téléphone sonnera bien plus tard : on aura retrouvé son fils au bord d'un chemin de fer, saluant à grands gestes les trains qui passent pour les entendre lui renvoyer leurs clameurs déformées par la vitesse.

Anna-Livia Marchionni, vingt-quatre ans, Rosselange, Moselle.

Après avoir vécu sur la côte normande, Anna-Livia s'est installée à Bruxelles pour y terminer ses études de psychologie clinique. Elle est actuellement engagée dans une thèse de doctorat à Liège et espère travailler dans le domaine de l'éthologie et de l'autisme.

Ses centres d'intérêt sont la physique quantique, l'astronomie et ne rien faire ou presque – regarder, sentir, écouter, ne rien dire et marcher, se perdre sur les chemins et surtout, vivre dehors.

Elle lit tout d'un même auteur qu'elle découvre et qui l'enchantent : Colette, Michel Tournier, Jean-Marie Gustave Le Clézio, Jean Grosjean, Platon, Jean Giono, Antoine de Saint-Exupéry, Marguerite Duras. En littérature, elle ne cherche pas à savoir et préfère contempler. Et au pourquoi de l'écriture, elle aime mieux se taire et écrire : des contes et petites histoires, des nouvelles, et même des romans.

C'est sa mère qui, la première, lui a parlé du prix du Jeune Écrivain auquel elle avait concouru dans sa jeunesse en racontant la rencontre d'Auguste et de Livie.

MAMAN EST
UN CHÂTEAU DE SABLE

Jérôme Tousignant

Mon enfance n'était ni heureuse ni malheureuse, elle était poussiéreuse. D'aussi loin que je me souviens, ma vie a toujours été recouverte d'une couche de saleté tenace, d'une étrange poussière qui se déposait sur mes jouets et mes peluches, entre les pages des contes de ma bibliothèque. Notre maison semblait se salir d'elle-même. Avant même d'apprendre à lire ou écrire, je savais différencier les marques de détergents à leur odeur, je savais aussi lequel utiliser sur quelle surface et avec quoi je devais frotter. Chaque soir, quand je terminais de nettoyer ma chambre, maman prenait quelques minutes pour me féliciter en me fredonnant une berceuse. Lorsqu'elle repartait, je m'endormais au chant familier et rassurant de l'aspirateur.

Notre étrange poussière se composait de minuscules particules hétérogènes auxquelles se mêlaient cheveux, mousses, ongles, toiles d'araignées. Au fil

des années, malgré l'acharnement de maman à la faire disparaître, cette poussière devenait plus imposante. En plus de recouvrir le plancher, elle a commencé à tapisser les murs comme si elle vivait, proliférait. Lentement, elle a recouvert les plafonds, les vitres, les miroirs. Cette saleté devenait aussi plus adhérente, se logeait plus facilement sous mes pieds. Chaque soir, dans mon lit, je devais retirer les morceaux incrustés entre mes orteils.

Maman me lisait *Hansel et Gretel* lorsque j'ai remarqué pour la première fois qu'il manquait un morceau d'elle : l'index de sa main gauche. Je lui ai demandé ce qui était arrivé. Elle m'a répondu que Hansel et Gretel devaient l'avoir grignotée en croyant qu'elle était faite de pain d'épice. J'ai ri. J'ai attendu une meilleure explication, mais maman n'a rien ajouté. Quand j'ai posé de nouveau ma question, elle m'a embrassé sur le front et a refermé le conte. Je suis demeuré seul, sans réponse, en compagnie de cette curieuse poussière qui grimpait sur les pattes de mon lit et s'immisçait entre mes couvertures.

À partir de ce moment, j'ai été plus attentif à maman. Au fil des mois, j'ai remarqué qu'il manquait de plus en plus de morceaux d'elle. Une partie importante de sa chevelure rousse était tombée. Le bout de son nez, l'extrémité de ses doigts, le bout de ses orteils ; tout semblait s'être érodé. Lorsque je

lui demandais comment c'était arrivé, elle trouvait toujours une explication pour me faire rire ; tantôt elle avait dû enlever ses orteils pour enfiler le minuscule soulier de verre de Cendrillon, tantôt elle s'était piquée sur le rouet de la Belle au bois dormant et y avait laissé le bout de son doigt. J'avais de la chance : ma mère était une princesse de conte de fées.

Une nuit, en allumant la lumière de la salle de bains, j'ai découvert maman agenouillée devant la toilette, la tête au-dessus de la cuvette, secouée de frissons et de bruyants haut-le-cœur. J'ai eu l'impression qu'elle cherchait à cracher l'intérieur de son corps.

– Maman ?

Une épaisse fumée noire est sortie de sa bouche, est montée dans les airs, s'est incrustée sur la tapisserie et le plafond. Je me souviens de l'odeur qui accompagnait ce nuage, un étrange mélange de vomi et de caoutchouc brûlé. Je me suis avancé vers elle.

– Ta mère est malade.

Papa nous fixait, assis sur la machine à laver.

– Retourne te coucher.

Je n'ai pas dormi.

Le lendemain matin, quand je me suis levé, maman était encore agenouillée sur la céramique de la salle de bains. Éponge à la main, elle frottait une

nouvelle couche de résidus noirâtres sur les murs. Je lui ai demandé ce qui était arrivé cette nuit-là ; elle n'a pas répondu. À partir de ce moment, elle ne m'a plus jamais expliqué comment ses morceaux disparaissaient. Lorsque j'ai retrouvé son lobe d'oreille sur une marche de l'escalier, je lui ai demandé, excité, si Aladin l'avait frotté en croyant que c'était une lampe magique et qu'ainsi il s'était décroché...

Si j'avais eu trois souhaits à exaucer, mon premier aurait certainement été que maman sourie de nouveau.

Les années ont eu raison de ma naïveté ; j'ai fini par comprendre que ma mère se désintérait en silence. Angoissé par l'idée qu'elle disparaisse, j'ai commencé à conserver les morceaux d'elle que je rencontrais un peu partout. Des fragments de plus en plus imposants croisaient mon chemin, comme si le temps la rendait de plus en plus friable. Je ne pouvais pas en parler car papa détournait la conversation et maman a fini par ne simplement plus parler. Je remarquais aussi que notre maison devenait toujours plus poussiéreuse, que la saleté avait réussi à prendre le dessus. Je crois que maman s'était défaite de l'intérieur pendant des années, et que même son enveloppe corporelle avait fini par craquer. Comme un glacier, elle laissait derrière elle les traces de son

érosion. Et moi, dans une boîte en carton, je collectionnais ses sédiments.

Le jour où nous avons pris la voiture et roulé vers les États-Unis, il ne restait plus grand-chose de maman. Elle avait continué de s'effriter avec les années, elle n'avait plus qu'une oreille, deux jambes inégales, deux moignons faisant office de bras et son nombril s'était tant creusé qu'il la traversait presque. Nous faisons toujours preuve d'une grande délicatesse lorsque nous transportons son corps fragile. Pour éviter qu'elle ne se casse pendant le trajet, papa a dû l'enrouler dans plusieurs couches de papier bulle. Nous l'avons ensuite installée sur la banquette arrière entre les valises et fixée avec du ruban adhésif.

À onze ans, pour la première fois, j'ai eu la chance de m'asseoir à côté de papa pendant notre trajet entre Montréal et Hampton Beach. Il m'a expliqué que nous allions à la plage en octobre parce que c'était la basse saison. Je lui ai demandé si cela voulait dire que la marée serait plus basse, et papa semblait heureux de m'expliquer. Pendant de longues heures, notre conversation a couvert les bruits rauques du moteur et ceux de maman qui toussait dans son papier bulle. Je me suis trouvé chanceux d'apprendre à connaître mon père, de développer avec lui cette nouvelle complicité.

À Hampton Beach, après avoir sorti nos manteaux et nos couvertures du coffre, nous avons transporté maman jusqu'à la plage déserte. En déroulant le papier bulle, quelques morceaux d'elle sont restés collés au plastique. Pendant que je l'installais avec soin sur sa serviette, ses grands yeux m'ont fixé avec bienveillance. Ses lèvres ont remué jusqu'à craquer, celle du bas est tombée ; maman souriait.

Malgré le vent cinglant et le froid de l'automne, j'ai couru dans la baie peu profonde jusqu'à ce que je tombe la tête la première en avalant au passage une bonne gorgée d'eau salée. Étendu dans l'eau glaciale, le corps secoué de frissons, les genoux éraflés par la chute, j'ai commencé à rire. Je suis demeuré longtemps au milieu des vagues à simplement rire, puis je me suis demandé si papa et maman riaient aussi.

Mais ils ne me regardaient pas.

En me relevant, j'ai vu papa s'éloigner brusquement. Je ne sais pas ce qu'il a dit à maman, l'océan a couvert ses paroles. Mais après son départ, maman, ou plutôt ce qu'il restait d'elle, a remué sur sa serviette. J'ai couru pour la rejoindre.

– Maman ?

D'énormes morceaux d'elle se détachaient.

– Maman !

Elle s'est émietlée sous mes yeux.

– MAMAN !

Je suis arrivé trop tard; le vent mêlait ses particules aux grains de sable, la mélangeait à la plage. Elle était partout où mon regard se posait, dans chacun des grains de sable de Hampton, dans les vagues qui déferlaient sur le rivage. Le vent l'avait dispersée dans toutes les directions, emportée au-delà des récifs, unie aux algues, aux coquillages, aux plumes des goélands. Avant que le vent ne l'ait complètement emportée, j'ai couru jusqu'à la baie et j'ai rapporté un peu d'eau. Avec les dernières particules de maman qu'il me restait, j'ai formé un mélange boueux de sable et de mère; j'ai fait de maman un château de sable.

Des larmes ruisselaient sur mes joues pendant que je préservais les dernières parcelles d'elle. Du mieux que j'ai pu, je l'ai reconstruite avec ses tours, ses escaliers, ses ponts. Maman avait été princesse, elle devenait forteresse. Je solidifiais sa plus haute tour lorsque papa est revenu. Je ne sais pas s'il a reconnu sa femme ainsi remodelée. Il s'est immobilisé, m'a dévisagé, s'est écroulé. Ses mains vacillantes ont cherché à enlacer le château, mais dès qu'il l'effleurait, celui-ci s'effondrait.

Nous sommes demeurés ainsi jusqu'à ce que la marée nous rejoigne, que l'eau s'infilte dans les douves de maman et emporte ses restes au large.

Les jours qui ont suivi, nous n'avons plus prononcé un seul mot. Nous nous assoyions devant les vagues

du matin au soir, emmitoufflés dans nos couvertures et dans l'absence de maman. Une semaine plus tard, nous quitions Hampton Beach pour toujours.

Le silence s'est assis entre nous sur le chemin du retour. Il nous a doucement enveloppés, comme nous avions fait pour maman dans le papier bulle.

Sur la longue autoroute, j'ai éclaté en sanglots. Papa ne m'a pas demandé pourquoi je pleurais, il a continué à fixer devant lui l'interminable route montagneuse. Je n'avais jamais eu le droit d'aborder le sujet de maman, mais ce jour-là j'ai voulu savoir pourquoi ma mère était différente des autres femmes, pourquoi elle s'était désintégrée ainsi, pourquoi il trouvait cela normal depuis toujours. Je me fichais éperdument qu'il se mette en colère comme lorsqu'il me répondait qu'il s'agissait de discussions d'adultes, que ça ne me regardait pas, que je ne pourrais pas comprendre. Ce jour-là, papa est demeuré absurdement calme. En continuant de fixer devant lui, il m'a répondu que maman avait probablement décidé de disparaître sur la plage de Hampton pour enfin partir loin de son fils pleurnichard qui fait des crises en voiture, qui collectionne des bouts de femme et qui adore les contes de fées.

Papa n'a pas lâché le volant, mais ses paroles ont brisé quelque chose en moi. Pendant le reste du trajet, j'ai été incapable de prononcer le moindre

mot. J'étais pris de nausées qui n'avaient rien à voir avec le mal des transports. Je me sentais brisé, brisé de l'intérieur, brisé par une violence muette.

En sortant de la voiture, j'étais terriblement étourdi. Titubant hors de l'habitacle, j'ai remarqué qu'une mince couche de poussière s'était déposée sur mon siège ; de minuscules particules hétérogènes auxquelles se mêlaient cheveux, mousses et ongles.

En poussant la porte de la maison, j'ai remarqué deux autres choses.

La première, c'est que notre maison resplendissait de propreté.

La deuxième : l'index de ma main gauche s'était détaché.

Jérôme Tousignant, vingt-cinq ans, Montréal, Québec, Canada.

Après un doctorat de premier cycle en pharmacie, Jérôme, originaire de Trois-Rivières, s'est tourné vers la création littéraire à l'Université du Québec à Montréal où il étudie depuis deux ans.

Il a déjà publié deux textes dans le périodique littéraire québécois, *XYZ. La revue de la nouvelle* – « Bonjour tristesse » et « Et je volerais en éclats » –, ainsi qu'un autre texte, « Membre fantôme », dans la revue québécoise de science-fiction et de fantastique *Solaris*. Outre ces textes

brefs, il se consacre à l'écriture d'un roman amorcé dans le cadre du programme de création littéraire de son université.

Les écrivains qui l'inspirent sont notamment Alessandro Baricco, Albert Camus, Anton Tchekhov, Dany Laferrière et Charles Bolduc.

Il adore écrire dans des cafés montréalais, le ski alpin, le homard au beurre à l'ail, les jeux de société, l'automne, l'odeur de la coriandre, les plages de la côte américaine et les châteaux de sable.

LA JEUNE FILLE EN BLEU

Laure Painchaud

La première chose que Bastien nota, après avoir poussé timidement la porte, ce fut l'odeur. Comme une odeur de *merde*, et assez marquée. Cela eut tôt fait de le départir de ses précautions.

– Pouah, Claudelle! Mais ça *pue* ici! s'exclama-t-il, la main devant le nez.

Claudelle ne lui répondit pas. Il n'eut même pas besoin d'une seconde dans sa chambre pour comprendre la raison de son silence.

Horrié par ce qu'il venait d'apercevoir, Bastien tourna les talons et fila vers la salle de bains, emporté par une irrépressible envie de vomir.

Contrairement à ce qu'il avait cru, Claudelle n'était pas en train de faire la grasse matinée. Elle n'était pas non plus en train de faire ses devoirs ou de ranger ses vêtements. Et il était maintenant certain qu'elle ne goûterait pas l'omelette qu'il venait de préparer.

Claudelle ne ferait plus jamais rien.

Un frisson de dégoût secoua Bastien alors qu'il songeait à l'évidence : il était seul dans la maison désormais ; seul avec le cadavre de Claudelle, sa petite sœur de quinze ans, qui s'était pendue.

Il se releva et s'essuya la bouche avec un mouchoir. Il tremblait, mais il avait étrangement chaud. Ça ne pouvait pas *vraiment* être Claudelle, ce qu'il venait de voir, si ? Peut-être fallait-il retourner dans la chambre pour vérifier. Ou pour s'assurer, à tout le moins, qu'elle était bel et bien morte. Peut-être était-elle toujours vivante ? Bastien croyait se rappeler avoir lu quelque part que la pendaison ne tuait pas toujours.

D'une main tremblante, il poussa de nouveau la porte. Toujours cette puissante odeur de merde. Et il y avait Claudelle...

Elle était dos à lui, suspendue par le cou à un mètre du lit. À ses pieds, une flaque marron. Elle portait sa robe bleue, qui aujourd'hui s'accordait tristement à la couleur de ses petites mains gonflées. Et ça puait. Les yeux pleins d'eau et le visage tordu par une grimace, Bastien fit quelques pas en direction de ce qu'était maintenant Claudelle. Le bruit de ses pieds qui effleuraient le sol et la sourde plainte de la corde étaient seuls à troubler le silence.

– Claudelle? fit-il alors avec une voix qu’il ne se connaissait pas.

À un mètre et demi de sa sœur, il s’immobilisa. Il ne lui faisait pas encore face, mais il en était à présent absolument certain : Claudelle était morte. Alors que le chagrin, la colère et l’incompréhension se livraient une chaude lutte dans la tête de Bastien, un nouveau sentiment naquit et vint bousculer les trois autres : la curiosité. Son regard passa de la nuque de Claudelle à ses bras lézardés de fines lignes violettes ; il avait vaguement envie de voir cela de plus près. Était-ce le besoin d’en avoir vraiment le cœur net ou bien un honteux intérêt morbide? Bastien chassa cette question de son cerveau et fit un autre pas vers la pendue, prenant soin de ne pas mettre les pieds dans la flaque.

Il fut bien vite en mesure de constater que Claudelle s’était tressé les cheveux sur le dessus de la tête, comme pour s’en faire un bandeau. Malheureusement pour la pauvre Claudelle, Bastien s’attarda peu sur son travail. Il était bien davantage intéressé par ce qu’il y avait dessous. Était-ce vraiment le visage de sa petite sœur, cette monstrueuse chose boursouflée?

Il eut un haut-le-cœur, mais continua d’avancer dans le puant silence.

La pendue avait le visage tout blanc, les paupières gonflées et légèrement entrouvertes sur des yeux vitreux, et la langue, énorme, sortie de la bouche. Cette langue était bleue, d'ailleurs – comme celle des girafes, songea Bastien sans le vouloir.

Il eut également une pensée pour ces films où les gens se précipitent sur le corps d'une personne aimée pour l'enlacer et pleurer dans ses bras. « Eh bien j'ai pas du tout envie de faire ça », se dit-il en hoquetant.

Il resta là à regarder le cadavre dans les yeux pendant une dizaine de secondes, nettement plus dégoûté que triste, puis c'en fut trop et il fila s'allonger sur le sofa du salon.

Il ne se rappelait pas s'être senti plus mal. La douleur d'avoir perdu sa petite sœur chérie, l'horreur de ce qu'il venait de voir, le malaise qu'il éprouvait en pensant à sa vie qui changerait certainement du tout au tout, l'incompréhension; tout cela se mêlait à la honte d'avoir voulu observer un cadavre. Le cadavre de sa sœur, qui plus est. Les mots « immonde » et « sans cœur » tournaient et rebondissaient dans sa tête alors qu'il pleurait comme il n'avait pas pleuré depuis des années. Claudelle s'était pendue. La petite Claudelle avait mis sa robe bleue, sa préférée, elle s'était coiffée avec application et elle s'était pendue; elle avait décidé toute seule qu'il fallait en

finir avec la vie. Elle s'était peut-être même maquillée, tiens, il n'avait pas fait attention. Elle avait voulu être jolie pour quitter ce monde-ci. C'était drôlement raté, se disait Bastien, recroquevillé sur le sofa, secoué de sanglots. Pauvre, pauvre Claudelle. Drôlement raté, se répétait-il en revoyant les paupières enflées, le cou tout étiré, le menton plein de plis, les veines foncées, les jambes gonflées et la langue bleue. Et il y avait cette odeur de merde qui avait maintenant gagné le salon.

Peut-être était-il temps pour Bastien d'appeler sa mère. Il n'osait pas. La police, alors? Était-ce la police qu'il fallait appeler dans des cas comme celui-là? Bastien ne savait pas quoi faire.

Claudelle avait-elle laissé une lettre avant de partir? La connaissant, c'était bien possible. C'était une jeune fille ordonnée. Il fallait voir son agenda scolaire : toujours impeccable. Comme sa chambre, comme ses tiroirs, comme ses devoirs; comme sa vie. Claudelle avait quinze ans, l'air sérieux et de jolies robes. Dans son bulletin, les professeurs écrivaient en commentaire :

Élève exemplaire, mais qui gagnerait à participer davantage.

Elle ne ramenait jamais d'amis à la maison, mais Bastien l'avait déjà espionnée dans la cour du lycée et elle en avait bien quelques-uns.

Jamais elle n'avait semblé suicidaire.

Une sourde culpabilité s'immisçait tranquillement dans le cœur de Bastien.

Il fit de son mieux pour ne pas regarder le cadavre lorsqu'il retourna dans la chambre. Il trouva rapidement ce qu'il cherchait, là, sur la table de chevet : un petit mot écrit au stylo plume sur du papier bleu pastel. La calligraphie de Claudelle était légère mais assurée, et bouclée comme ses cheveux.

Je suis désolée. Je n'y arrivais plus, la vie est vraiment trop difficile pour moi. Je serai mieux ailleurs, alors ne vous en faites pas.

J'espère que vous arriverez à m'oublier.

Claudelle

Tout ça ne voulait rien dire. Bastien avait l'impression que les lettres noires et rondes le narguaient. Elles avaient vu Claudelle alors qu'elle était pour la dernière fois jolie et délicate ; elles l'avaient vue se donner la mort et devenir cadavre. Savaient-elles les raisons qui l'avaient poussée à aller jusque-là ?

Bastien, lui, ne les connaîtrait jamais précisément.

Peut-être était-il temps qu'il appelle sa mère. Les yeux dans le vague, il se leva lentement du sofa et se traîna jusqu'au téléphone de la cuisine.

Le temps semblait s'être arrêté.

- *Maman ?*
– *Bastien ?*
– *Oui.*
– *Est-ce que tu pleures, Bastien ?*
– ...
– *Bastien ?*
– *Euh... C'est Claudelle, maman.*
– *Qu'est-ce qui se passe, Bastien ? Bastien ! Tu me fais peur !*
– ... *Elle... elle...*
– ...
– *Elle s'est pendue.*
– *Quoi ? Qu'est-ce que tu me dis là, Bastien ? Ça se peut pas !*
– ...
– *Bastien, s'il te plaît...*
– ...
Et pleurs au téléphone pendant cinq minutes.

Les jours qui suivirent furent les plus difficiles de la vie de Bastien. Des gens étaient venus chercher le corps de Claudelle et d'autres avaient nettoyé la flaque. Mais il avait toujours l'odeur dans le nez ; elle le suivit même pendant cette promenade qu'il osa faire au parc, le lendemain de l'événement. Et l'image du visage boursoufflé de la pendue refusait de quitter son esprit, comme pour l'accuser.

C'est son frère Bastien, dix-huit ans, qui a fait la macabre découverte, avait-il lu dans la section des faits divers du journal local. La macabre découverte. Oui, c'était lui qui avait fait la macabre découverte. C'était lui qui avait d'abord vu les mains bleues de Claudelle, les yeux gris de Claudelle, la langue de girafe de Claudelle, les jambes gonflées de Claudelle, la flaque de merde de Claudelle. Il avait insisté pour que sa mère n'aille pas dans sa chambre et elle l'avait écouté. Il avait fermé la porte.

Bastien avait l'impression que plus jamais il ne pourrait vivre normalement, maintenant qu'il avait vu le corps pendu de Claudelle.

Il ne savait pas s'il pourrait un jour penser à sa petite sœur, cette délicate adolescente au visage taché de rousseur qui aimait les robes d'été, la perfection et l'exactitude, sans avoir en tête *la macabre découverte* et tout ce qu'elle impliquait.

*

Claudelle fête ses quinze ans. Elle a mis du parfum et une nouvelle robe du même rouge que ses lèvres. Bastien la regarde alors qu'elle entre dans la cuisine et se dit qu'elle est jolie; c'est la première fois qu'il regarde sa petite sœur de cet œil.